
Opération Philip Roth

Maxime Decout



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/tsafon/1489>

DOI : 10.4000/tsafon.1489

ISSN : 2609-6420

Éditeur

Association Jean-Marie Delmaire

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2018

Pagination : 177-182

ISSN : 1149-6630

Référence électronique

Maxime Decout, « Opération Philip Roth », *Tsafon* [En ligne], 76 | 2018, mis en ligne le 30 juin 2019, consulté le 17 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/tsafon/1489> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/tsafon.1489>

Tsafon. Revues d'études juives du Nord

Hommage

Opération Philip Roth

Maxime Decout*

En 2017, l'écrivain américain Philip Roth est en quelque sorte canonisé par les Lettres françaises : il fait, de son vivant, une entrée remarquée dans la prestigieuse collection de la Bibliothèque de la Pléiade. Cette reconnaissance est un signe : l'écrivain plaît au public français, assurément plus qu'aux intellectuels américains. Pourquoi ? Difficile de le dire. Peut-être parce que, dans le paysage de la littérature contemporaine française, marquée par l'écriture blanche et le minimalisme, son œuvre exubérante, ses longs romans aux allures d'épopée, son humour tonitruant et provocateur, son goût pour les dédoublements et les pirouettes, ont quelque chose de résolument inédit. Tels seraient les grands traits de l'opération Philip Roth qui, inaugurée au siècle dernier, n'a pas fini de nous fasciner, elle qui avait débuté comme une profanation et qui s'était achevée, il y a peu, dans un silence obstiné et énigmatique. L'annonce avait en effet surpris tout le monde, notamment ceux qui, en vain, attendaient de le voir couronné d'un prix Nobel qu'il méritait mais qu'il n'aura pas : en octobre 2012, Roth avait déclaré qu'il n'écrit plus une ligne, qu'il avait remis sa plume et son clavier, qu'il ne viendrait plus jouer au trublion, qu'il n'avait plus rien à nous dire. Il a poussé son dernier souffle le 22 mai 2018 à l'âge de 85 ans

* Université de Lille, Sciences Humaines et Sociales.

sans avoir repris du service. Mais son œuvre, elle, continue de nous interroger.

Tout commence par un scandale inattendu, en 1959 : *Goodbye Columbus*. Ce recueil de nouvelles, où les Juifs américains entretiennent déjà des relations perturbées avec leur judaïsme et leur judéité, où la paternité n'est pas davantage une évidence, où la sexualité dérange le conformisme ambiant, indigné la communauté juive bien-pensante, notamment à Newark, ville industrielle de la grande banlieue de New York où Roth a grandi. Dès à présent, il est l'homme à abattre. Entre communautarisme et individualisme, entre conciliation et transgression morale, le tempo de l'œuvre est donné. Le conflit qui vient de naître ne cessera, comme une scène primitive, de se répéter et de se modifier de texte en texte. Dix ans plus tard, *Portnoy et son complexe* enfonce le clou et fait connaître Roth au grand public : allongé sur le divan de son psychanalyste, Portnoy monologue sur sa libido immodérée, sur son phallus quasi autonome et encombrant, se complaint et se plaint (*Portnoy's complaint* en anglais) autour d'une judéité qui affronte la trousse à outils de la psychanalyse, son Œdipe mal décrassé, sa ritournelle de Papa-Maman-Tabou. Roth, sans s'en apercevoir, vient, pour toute sa carrière, de se voir décerné l'étiquette d'écrivain subversif avec laquelle il lui faudra composer, écrire même, et qui lui fournira une part essentielle de la matière romanesque de son double fictionnel, Nathan Zuckerman. La course contre l'assignation identitaire sera dès lors effrénée : Roth s'engage peu à peu dans une écriture du vertige où les dédoublements, les travestissements et les mises en abyme font céder les cloisons du Moi, rencontrant avec violence les obstacles de l'Histoire et de la société.

Le conflit fondateur chez Roth est ainsi celui d'une lutte contre la communauté et d'une lutte au nom de la communauté. *Zuckerman enchaîné*, trilogie qui regroupe *L'Écrivain fantôme* (1979), *Zuckerman délivré* (1981) et *La Leçon d'anatomie* (1983), en témoigne. L'écrivain Nathan Zuckerman est le héros d'une épopée moderne au nom des siens mais qui avorte inmanquablement. Il cherche à être autant un écrivain singulier qu'un écrivain appartenant à son peuple. Mais ses écrits, avec le célèbre *Carnovsky*, avatar fictionnel de *Portnoy*, déclenchent la haine virulente des siens qui ne lui reconnaissent pas le droit de parler en leur nom. Zuckerman est enchaîné à son double, le personnage de Carnovsky,

auteur fictif sulfureux, comme Roth est ligoté à Portnoy et est en train de se menotter à Zuckerman, qui reviendra dans pas moins de neuf de ses romans. *Zuckerman enchaîné* suit le trajet du héros depuis ses débuts de jeune homme qui vient rencontrer son maître, Lonoff, modèle de l'écrivain juif qu'il ne pourra imiter, jusqu'aux vieux jours d'un vieillard dégradé et impotent qui cherche à refonder sa judéité en partant sur les traces d'un manuscrit perdu à Prague. La ville devient la métonymie de la recherche d'un père littéraire, Kafka, autant que le lieu de l'inscription enfin trouvée de la vie de Zuckerman dans l'historique par le biais de la situation tchèque sous l'occupation soviétique.

La Contrevie en 1986 n'arrange pas les affaires de Zuckerman. Alors que son frère Henri part vivre en Israël, lui voit son mariage avec une anglaise, et ses aspirations œcuméniques, échouer lamentablement. Le faux règle désormais la partie : les effets de miroirs sont partout et brouillent les frontières entre le réel et les textes rédigés par Zuckerman de sorte que le lecteur est bien en peine de savoir si les notions de vérité et de fiction ont encore une quelconque pertinence. *Opération Shylock* accroît ensuite ce désordre : Philip Roth lui-même y découvre un faux Philip Roth qui se fait passer pour lui. Celui-ci est le fondateur de l'ASA, les Anti-Sémites Anonymes. Installé à Jérusalem, il prône le « diasporisme », c'est-à-dire le départ des Juifs d'Israël, ce « petit État bruyant de rien du tout », cette sorte de « Belgique juive », afin d'échapper à un second Holocauste. Burlesque, à la lisière du fantastique, ce roman du délire identitaire, où le Juif antisémite est une sorte de reflet de ce que Roth était devenu aux yeux de la communauté américaine orthodoxe à ses débuts, porte un regard lucide et sans aménité sur l'antisémitisme, l'antisionisme, l'Histoire et Israël.

Les deux piliers qui soutiennent l'œuvre se retrouvent ainsi de livre de livre, jouant, déplaçant et démultipliant des interrogations en écho : la judéité et l'identité américaine. L'œuvre de Roth pose en effet la question de ce qui fait l'individu juif, dans une Amérique où l'héroïsme s'est fait conformisme et grandeur factice, où tout un chacun clame son droit au rêve américain et à sa douce « pastorale ». *Pastorale américaine* est à ce titre une impitoyable satire de la société américaine. Seymour Levov, marié à une catholique et surnommé de manière signifiante le Suédois, voit l'édifice de sa réussite s'effondrer en raison de sa fille Merry. Celle-ci bascule dans le terrorisme et ruine l'Amérique idéalisée de ses parents. La « descendance œcuménique » dont le couple Levov a

rêvé dynamite la pastorale et rappelle qu'il n'est pas de sortie de l'Histoire possible.

Entre les Juifs américains et les Juifs européens ou israéliens, se creuse de la sorte le fossé de cette pastorale, de souffrances historiques qui, en l'absence de dimension religieuse ou spirituelle attachée à la judéité, pourraient être l'unique fondement de l'être juif moderne. Mais cette assise, dans une Amérique où le Juif est facilement assimilé et à l'abri des persécutions, manque de toute évidence chez les personnages de Roth. D'où cette œuvre qui, de manière presque forcenée, opiniâtre, exaltée, tente de refonder la judéité sur un historique réinventé. Car l'univers de Roth est structuré par un paradoxe majeur : le monde est un monde bouleversé par l'Histoire, qui n'est qu'Histoire, qui n'est que déchirure depuis et par l'Histoire, qui vit dans ses convulsions, alors que le sujet en est coupé, c'est-à-dire spectateur et non acteur. Il s'éprouve comme orphelin d'une Histoire à laquelle il est pourtant, qu'il le veuille ou non, affilié.

La judéité en sa dimension épique et historique ne semble alors pouvoir se vivre, chez Roth, que sur un mode fantasmatique, expliquant les expatriations oniriques de la fiction dans des univers autres que ceux de l'Amérique rassurante, comme Israël (*La Contrevie, Opération Shylock*), Prague (*Zuckerman enchaîné*), ou une Amérique cauchemardesque devenue nazie (*Le Complot contre l'Amérique*). L'épopée toujours enchaînée jusqu'à ce roman ressemble à Zuckerman, incapable de devenir un Prométhée juif moderne. Mais elle parvient malgré tout à se délivrer, comme au terme d'un long cheminement où Roth livre combat aussi bien à la réalité qu'à sa propre littérature, grâce à un geste de défi, presque un exorcisme : l'uchronie. *Le Complot contre l'Amérique* envisage ce qui ne fut qu'une possibilité non réalisée de l'Histoire : l'accession au pouvoir de Lindbergh pendant la guerre. Le nouveau président, allié aux Nazis, a décidé de résoudre le problème de l'assimilation des Juifs américains par le biais d'une loi de peuplement, inscrite dans le programme appelé « Des Gens parmi d'Autres », qui propose de redistribuer les Juifs sur tout le territoire, pour défaire les communautés et les forcer à disparaître au sein des Américains. S'engage alors un conflit politique entre Roosevelt, défendant les Juifs et souhaitant l'entrée en guerre des États-Unis, et les partisans de Lindbergh, engagés dans une épopée nationaliste et xénophobe, à travers une politique de prétendue neutralité, l'ensemble sur fond d'émeutes et

de pogromes qui, aujourd'hui, nous apparaissent d'une actualité encore plus troublante.

L'œuvre de Roth est ainsi toujours restée à l'écoute de l'Histoire et de ses errements. Elle témoigne d'une analyse sans précédent et sans concession de la société américaine, charriant avec elle des interrogations toujours renouvelées sur les métamorphoses identitaires, la judéité, le racisme, la sexualité et les rapports de domination. *Le Théâtre de Sabbath* en 1995 concilie une satire décapante et les mues identitaires. Mickey Sabbath, dont le frère a été tué pendant la Seconde Guerre mondiale, est un marionnettiste de haute volée paralysé par l'arthrose, qui profane la tombe d'une femme aimée par des jets d'urine. Les scènes obscènes essaient mais le sexe n'y est jamais défait de toute gravité : il est aussi un pied-de-nez désespéré contre la mort. Le carnaval est omniprésent certes, mais la tragédie rôde et l'angoisse du crépuscule se fait de plus en plus insistante.

La toile de fond de l'actualité et de l'histoire américaine, comme le délire haineux du maccarthysme dans *J'ai épousé un communiste* en 1999, est plus que jamais essentielle. *La Tache*, en 2000, avant-dernier roman où l'on rencontre Zuckerman, met en scène Coleman Silk qui lui a demandé de l'aider à écrire son histoire. C'est celle d'une vaste cabale contre ce professeur de lettres classiques contraint à quitter son poste. Accusé de racisme, il entretient de surcroît une liaison avec une femme de ménage deux fois plus jeune que lui. Le mal qui gangrène l'Amérique a désormais un autre nom mais presque le même visage : le « politiquement correct » qui, comme l'a révélé l'affaire Lewinsky qu'évoque le roman, hystérise la société. Le vieil universitaire a toutefois un secret, lui qui, toute sa vie, s'est présenté comme un intellectuel juif : il est en réalité un Noir à la peau si claire qu'il s'est fait passer pour un Blanc. Plus que jamais, Roth nous rappelle que les « minorités », très souvent en lutte, ont plus de points communs qu'elles ne veulent bien l'admettre.

Exit le fantôme donne la réplique à ce « politiquement correct » qui a conduit à exclure Hemingway et Faulkner dans une exposition à la New York Public Library, taxés d'être des mâles blancs hétérosexuels subversifs. Le lecteur y retrouve un Zuckerman vieilli, malade, incontinent, qui se souvient de l'écrivain Lonoff, qu'il avait rencontré à ses débuts, dans *L'Écrivain fantôme*. Il tente de sauver sa mémoire d'un jeune journaliste, Richard Kliman, résolument décidé à publier sur lui

une biographie à scandale, et de prémunir plus largement la littérature contre les attaques qui la menacent plus que jamais.

Après ce roman, Zuckerman ne réapparaîtra plus, mais Roth publiera encore plusieurs textes forts, comme *Némesis* en 2010. Puis ce fut le silence. Exit Philip Roth ? Assurément non. Pour notre plus grand plaisir, le fantôme de l'écrivain, plus que l'écrivain fantôme, hantera encore longtemps nos bibliothèques.